

ISBN : 979-10-424-1702-4
Dépôt Légal : Décembre 2023
Achevé d'imprimer en France

**Dans l'ombre
de la nuit**

Dans l'ombre de la nuit

Clément Flandre

Couverture réalisée par Thomas de Chroma
Correction effectuée par Maïlys de Jolis Mots et Compagnie

Dans l'ombre de la nuit

Edition : Les Curiosités du Chat Noir - www.lescuriositesduchatnoir.com

© Clément Flandre - Tous droits réservés

ISBN : 979-10-424-1702-4 | Dépôt Légal : Décembre 2023

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« L'avidité de l'homme l'amène souvent à sa perte »

Prologue : Six mois auparavant

Il était 18 heures, une tempête s'était levée au sud du Nil. Ezra et Wyatt, deux archéologues en mission, pressaient le pas à cause du sable qui commençait à les aveugler. Équipés de protections, ils suivaient un groupe de mercenaires égyptiens, engagés par leur chef pour négocier avec les autochtones. Une pyramide contenait, apparemment, un grand caveau à l'intérieur, qui n'avait encore jamais été découvert. Il était difficile d'y accéder, car la pyramide s'était à moitié effondrée sur elle-même avec l'âge. Elle n'avait été que très peu visitée, car l'entrée de celle-ci était enfoncée dans le sol. Les archéologues, présents illégalement, voulaient profiter de la mauvaise météo pour fouiller le caveau et ramasser toutes les découvertes. L'ordre était simple, récupérer un maximum d'artefacts et les ramener à la base.

« *Sécurisez la zone !* » cria Wyatt en direction des mercenaires, lorsqu'ils arrivèrent à la pyramide. Celle-ci était

dans un sale état, mais les protégeait suffisamment de la tempête. Des messages d'avertissement et des interdictions étaient visibles, en arabe, un peu partout.

Les mercenaires se déployaient chacun leur tour, autour de l'entrée de la pyramide. Ils arrachèrent les pancartes d'avertissement en pestant. Ezra s'approcha et demanda à l'un d'eux :

« Quel est le problème ? »

« Soi-disant qu'une malédiction protège cet endroit », dit l'un des mercenaires en crachant sur la pancarte.

« Bon, rien d'alarmant en somme. Dégagez le passage que l'on puisse entrer », finit l'archéologue.

Le mercenaire hocha la tête et fit signe à deux de ses hommes de l'aider, puis ils se dirigèrent vers l'entrée pour dégager les pierres effondrées. Ezra se tourna vers Wyatt, qui posa un genou au sol en fouillant dans son sac à dos.

« Bouge pas, je vais t'installer cette caméra », dit-il en sortant un bandeau équipé d'une caméra embarquée.

« Tu veux toujours pas nous accompagner ? » demanda Ezra, charriant son collègue

« Non, ça va aller, j'ai toujours détesté les endroits sombres et exigus », répondit Wyatt en attachant la caméra sur le front de son compère.

Il vérifia la connexion sur son téléphone et afficha un pouce en l'air pour confirmer.

Ezra s'éloigna vers la porte d'entrée et installa son kit mains libres à son oreille. Il se retourna un instant.

« C'est pour ça que tu es toujours célibataire, et moi pas ! » cria-t-il en fanfaronnant.

Wyatt lui accorda une grimace en guise de réponse. Ezra s'approcha de la porte d'entrée de la pyramide et s'adressa aux mercenaires.

« C'est bientôt prêt ? Je vous rappelle qu'il ne faut pas que l'on se fasse remarquer ! »

Il se tenait à côté d'eux, tapant des pieds à répétition, impatient qu'ils dégagent un passage. Lorsqu'un des mercenaires fit tomber une des pierres, de l'air sortit de la pyramide, comme de la pression dans une bouteille de cola. Ezra et les mercenaires plongèrent leur nez dans leurs coudes.

« Putain, mais c'est quoi cette odeur ?! » demanda Ezra rhétoriquement.

Il alluma la torche sur sa tête, située sur sa caméra, et entra, accompagné de deux mercenaires, le troisième continuant de dégager le passage.

Wyatt, resté en retrait, observait tout ce qu'il se passait. Il installa son micro d'oreille et dit :

« Ezra, tu me reçois ? T'en es où ? J'ai du mal à voir sur ta caméra. »

« Je viens à peine d'entrer ! Le boss a dit quoi pour le caveau ? Il fallait que j'aille où ? » demanda-t-il à son collègue.

Wyatt déplaça une carte, avec des instructions notées sur celle-ci. Il reprit la parole :

« Il faut atteindre l'étage principal, de là, tu as un seul et unique passage permettant l'accès au caveau, un peu plus bas. Tu es au premier étage là », renseigna-t-il.

Ezra, de son côté, continuait son excursion. Le passage qu'il avait emprunté ne l'avait pas mené à l'étage principal, il lui fallait descendre.

« Il fait vraiment trop sombre ici », se dit-il à lui-même. Il fouilla dans la poche latérale de son sac, sans le retirer, et sortit une lampe torche pour mieux éclairer son chemin. Les deux mercenaires restaient en retrait, éclairant les murs, observant l'absence de quelques dessins ou hiéroglyphes.

« Ah ! C'est là, suivez-moi ! » annonça Ezra, éclairant ses deux suiveurs à la traîne. Il descendit un long couloir en pente, sans escalier, et se laissa glisser.

Wyatt, quant à lui, envoyait un rapport à son boss, qui voulait tout savoir dans les moindres détails. Il était concentré sur son ordinateur portable, quand il entendit les

deux mercenaires près de lui crier dans leur langue et pointer leurs fusils d'assaut derrière lui. Il s'empressa de fermer son ordinateur, se leva et se retourna. Il vit un groupe de personnes, non armées, s'agiter en pointant leurs doigts sur la pyramide. Wyatt jeta un coup d'œil à son téléphone, pour vérifier où en était son collègue, le rangea et se dirigea vers le groupe d'autochtones. Ceux-ci s'adressèrent directement à Wyatt dans leur langue, dont il ne parlait pas un mot.

« Stop, je ne comprends pas ! Anglais s'il vous plaît ! Ou parlez à mes hommes ! » s'exclama-t-il en désignant un de ses employés à côté de lui. L'un des hommes du groupe s'avança, les mercenaires pointèrent leur armes sur lui. Wyatt leur fit signe de baisser leurs fusils, et l'homme dit :

« Vous ne pouvez pas rentrer dedans ! Elle a été scellée par la nature elle-même ! N'allez pas dans la pyramide ! »

« Pourquoi donc ? On veut juste l'étudier, rien de plus », se justifia Wyatt.

« Il n'y a aucun trésor dedans monsieur, juste une tombe qu'il ne faut pas ouvrir. S'il vous plaît, allez-vous-en ! » supplia l'homme.

« Nous avons d'autres renseignements. » affirma Wyatt, avant de se retourner et de s'éloigner des autochtones. On entendait ceux-ci crier. Wyatt sortit son téléphone pour observer son acolyte et dit :

« Tu en es où ? ! On commence à avoir du monde de notre côté. »

Ezra continuait à explorer l'étage principal de la pyramide. L'air y était lourd et raréfié. Il entendit à son oreille son collègue et lui répondit :

« J'avance de mon côté ! J'ai mes deux traînards avec moi au cas où ils veulent rentrer. »

Il dirigea sa lampe torche vers un mur et aperçut une légère ouverture, trop mince pour une personne. Il siffla, résonnant dans tout le couloir, et appela ses deux hommes.

« L'ouverture est trop étroite, il faudrait l'élargir ! »
ordonna-t-il en sortant un pied de biche de son sac.

Les deux mercenaires s'exécutèrent et tirèrent sur chaque coin de l'ouverture, pendant qu'Ezra faisait levier. La porte s'ouvrit légèrement. Le couloir commença à trembler, de la poussière tombait du plafond. Les trois hommes se collèrent contre le mur en cas d'effondrement. Le tremblement s'arrêta, Ezra soupira et pénétra dans la pièce. Une grande plaque de pierre ressortait du sol, celle-ci faisait pas loin de quatre mètres de diamètre. Il y avait un dessin dessus, recouvert de poussière. Ezra souffla et passa son bras sur la pierre pour en retirer un maximum.

« Wyatt ? Je crois que j'ai trouvé quelque chose ! »
annonça-t-il.

Wyatt ignore les autochtones et leur avertissement. Il préférerait se plonger dans son rapport plutôt que d'écouter leurs vieilles superstitions. Les ordres étaient clairs, et il y avait un joli pactole à la clé. Son oreillette grésilla, c'était son collègue qui avait, apparemment, enfin trouvé quelque chose. Il sortit son téléphone de sa poche et observa la caméra. Il voyait la même chose que son collègue, mais sur un tout petit écran.

« *Fais une photo, que je l'envoie au boss !* » dit-il à son compagnon. Quelques secondes après, il reçut ladite photo. On pouvait y voir des dessins datant de l'Égypte ancienne. Ceux-ci étaient dans un bon état, assez bon pour les déchiffrer. Il transféra la photo et reprit :

« *Bien, maintenant ouvre-le, qu'on récupère les artefacts et qu'on se tire d'ici !* » conseilla-t-il à son collègue.

Ezra n'en croyait pas ses yeux. Le dessin était beau, mais il n'en comprenait pas toute la signification. Il reçut un ordre dans son oreillette, sortit son téléphone et prit une photo qu'il transféra aussitôt. Il rangea son portable et pointa sa lampe torche sur les dessins. Il vit un soleil, des gens avec des torches à la main. Il reçut un autre ordre, se stoppa et détacha son sac de son dos. Il sortit un autre pied de biche qu'il lança à un des mercenaires, tandis que l'autre regardait les dessins. Ezra prit appui sur l'un des bords de la

plaque et appuya sur le pied de biche de toutes ses forces, accompagné par un de ses hommes. Le second cria de tout arrêter, mais il était trop tard. Il courut en dehors de la pièce et s'enfuit de la pyramide.

Wyatt attendait devant son téléphone, observant les moindres gestes de son ami. Il reçut une alerte sur son ordinateur, c'était son boss qui lui avait envoyé un message.

« On s'est trompé d'endroit. Quittez la zone au plus vite. Retrouvez-moi au point de rendez-vous. » Wyatt, dépité, souffla. Ils avaient fait tout ça pour rien. Le soleil commençait à se coucher. Il reprit son téléphone, mais l'écran était noir. Il vérifia la connexion, celle-ci était encore établie.

« Ezra ? Tu me reçois ? » demanda-t-il par radio. Mais aucune réponse ne vint en retour. Il entendit un cri qui provenait de l'entrée de la pyramide. C'était un des mercenaires qui s'enfuyait. Wyatt l'observa et commença à s'inquiéter. Il se dirigea vers l'entrée, alluma sa lampe torche et la pointa en direction du tunnel. On ne voyait rien. La lampe n'éclairait pas l'intérieur de la pyramide. Il frappa sa lampe, en pensant que les piles étaient mortes, et essaya de nouveau, en vain. Il se tourna, dos à la pyramide, et vit les autochtones et son équipe courir à l'opposé.

« Qu'est-ce que... » bégaya-t-il.

Le soleil, lui, s'était enfin couché sur la pyramide.

Chapitre 1 : Près de Londres...

Une alarme retentit, comme un écho lointain. Laura s'étira difficilement, ses paupières restant fermées comme un store que l'on ouvre manuellement. Elle s'étira, et tout en étant allongée, posa un pied par terre, pour ressentir la froideur du sol sous ses pieds encore chauds. Elle soupira, finit par ouvrir un œil, et aperçut le soleil commençant à se lever. Elle lâcha dans un murmure : « *Un jour de plus.* »

Elle se redressa et fixa le mur de la chambre. Des posters poussiéreux, des cadres photo, et des dessins étaient visibles. Elle les contempla, d'un regard vide. Ses pensées étaient ailleurs. Elle baissa les yeux, pour regarder ses habits qu'elle portait depuis plusieurs jours et respira l'odeur que ceux-ci dégageaient. Elle laissa apparaître une mine de dégoût et se déshabilla pour enfiler quelque chose d'autre. Elle se leva et attrapa une pile de linge près de la porte d'entrée, les respira et dit tout doucement : « *Ça fera l'affaire pour quelques jours.* » Elle s'habilla, avec les habits pas vraiment plus propres que les précédents, mais moins odorants. Elle regarda par la vitre de sa fenêtre et n'y vit

personne. Elle attrapa les trois-quatre bougies sur le rebord de la fenêtre et souffla dessus pour les éteindre. Celles-ci étaient presque totalement usées. Elle les posa sur le bureau désordonné à côté de l'ouverture. Elle ouvrit les fenêtres et volets pour respirer le bon air du matin. Nous étions au mois de mars, l'air était frais et la rosée du matin rendait l'air humide et plaisant à respirer. Tout était calme, aucun oiseau à l'horizon, ni même un écureuil sur l'arbre en face de sa fenêtre. Elle aurait bien eu besoin d'une bonne cigarette dès le matin. Elle esquissa un léger rictus au coin de ses lèvres et sortit sa tête de sa fenêtre. Elle attrapa sa pile de linge sale, se dirigea vers sa salle de bain et y déposa ses habits à l'intérieur du bain, qui comportait déjà quelques piles de linge sale.

« *Il faudrait peut-être que je m'y mette* », pensa-t-elle, déprimée à cette idée. Elle ferma la porte de la salle de bain et se dirigea vers son séjour. Elle croisa la route de son mari, Michael qui, tête baissée, était assis à la table, en train de touiller son café.

« *Tu as du café encore chaud si tu veux* », annonça-t-il d'une voix douce et triste.

« *Merci* », dit la protagoniste d'un ton sec, tout en le regardant froidement. Elle s'approcha de son évier, attrapa une tasse fraîchement propre et y versa le café de la carafe en fer qui était posée sur la cuisinière. Elle prit place à distance de son mari, à la table de séjour.

Plus rien n'allait entre Laura et Michael, depuis qu'ils avaient perdu leurs deux enfants, trois mois auparavant. Ces choses-là, ça anéantit plus d'un couple. Son mari s'arrêta de tourner son café et s'adressa à sa femme :

« On n'a plus grand chose, de quoi tenir une journée, voire deux, mais pas plus. Notre stock de bougies s'épuise lui aussi. Il faudrait que l'on aille au supermarché, j'ai fait une liste. » Laura ne le regardait pas. Elle remuait son café, le dégustait tout en l'ignorant.

Michael n'osait rien dire, il attendait juste une réponse, qui ne viendrait peut-être pas. Les secondes lui paraissaient incroyablement longues. Sa respiration devenait haletante, et le stress commençait à l'envahir. Il s'en voulait pour ce qui était arrivé à leurs enfants. Il n'avait pas su protéger sa famille, et sa femme le lui faisait ressentir à chaque instant. Il y pensait tout le temps et s'autoflagellait constamment.

Laura posa sa tasse à café et sa cuillère sur la table, et lâcha un simple *« Oui »*.

Elle tourna sa tête doucement vers lui, le fixa dans ses yeux fuyants et ajouta :

« J'irai tout à l'heure, toi, fais ce que tu as à faire. »

Elle se leva et continua sur sa lancée :

« Tu as une pile de lessive qui t'attend dans la baignoire. Ça t'occupera. »

Elle se dirigea vers la porte d'entrée, enclencha la poignée, l'ouvrit et sortit. Arrivée à l'extérieur de sa maison, elle claqua la porte et s'arrêta. Elle soupira, baissa la tête,

ferma les yeux et se calma un instant. Dès qu'elle se retrouvait près de son mari, dès qu'elle le regardait ou dès qu'elle l'entendait, cela l'énervait. Elle ne pouvait plus le considérer comme l'homme qu'elle avait aimé. Il n'était qu'un boulet à traîner et à supporter. Depuis le jour où ils avaient perdu leurs enfants, ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Elle se détendit, releva la tête, et se dirigea dans son jardin. Il y avait un ballon de foot dégonflé dans l'herbe, des jouets pour enfants ainsi que deux vélos. Laura n'y prêta pas attention, non pas qu'elle ne les voyait plus, mais cela lui rappelait une vie qu'elle regrettait. Elle se dirigea vers une cabane au fond du jardin. Un chariot de supermarché l'attendait, avec un vieux sac de randonnée rouge. Elle le saisit pour vérifier son contenu. Celui-ci présentait quelques marques d'usure, telles que des couleurs délavées, ou des trous dans les poches. Une lampe de camping était accrochée à l'arrière du sac à dos. Elle joua avec l'interrupteur un instant pour vérifier son fonctionnement et acquiesça d'un signe de tête pour se répondre à elle-même. Elle ouvrit la poche principale et sortit une autre lampe, cette fois-ci, c'était une lampe torche puissante. Elle vérifia les piles comme précédemment et hocha de nouveau la tête en signe d'approbation pour elle-même. Elle referma le sac et le déposa dans le chariot. Elle agrippa celui-ci et sortit de la cabane. Elle ne put s'empêcher de jeter un œil aux vélos de ses enfants et avança, chariot en main, en direction de la rue. Malgré tout, elle s'accrochait

désespérément à sa vie d'avant, qui n'était qu'un souvenir lointain.

Les rues étaient désertes. Il y avait des voitures arrêtées en plein milieu, certaines étaient cassées, retournées. Les arbres et buissons n'étaient plus taillés depuis des semaines, des mois, laissant naître une rue à l'abandon de toute vie. La petite banlieue où résidaient Laura et sa famille depuis quelques années n'avait plus le charme qu'elle laissait transparaître auparavant. Il y avait de nombreux habits sur le sol, des bagages vides, comme après une catastrophe naturelle. Laura traversa cette rue morte, avec son chariot. Elle admirait tout de même ce paysage, duquel transparaissait un certain charme post-apocalyptique. Elle esquissa un sourire avant de dire doucement : « *La nature reprend ses droits.* »

Elle continuait sa route, en évitant les obstacles, en les observant avec curiosité. De la mousse avait poussé sur certaines voitures. Des mauvaises herbes avaient réussi à percer le goudron de la route. Un théâtre verdâtre. Six mois s'étaient écoulés, alors que le décor faisait penser à vingt ans d'abandon de vie. Une poussette cassée jonchait le sol, on pouvait y voir un biberon dans un sale état à l'intérieur. C'était comme si toute vie s'était évaporée en un instant, en laissant tout en place. Elle aperçut sa voiture, encore en état, sur le bas-côté de la route. Cela faisait des mois qu'aucune voiture ne fonctionnait. Le carburant était réservé

uniquement à l'armée et distribué au compte-gouttes à ceux possédant un groupe électrogène. Elle tapota sa voiture, comme on tapote l'épaule de quelqu'un amicalement, et reprit sa route.

On commençait à entendre les cloches de l'église. Celle-ci se situait près du supermarché. Laura rencontra une de ses voisines et amies, Debra, qui poussait elle aussi un chariot. Un peu moins âgée qu'elle, elle n'avait pas d'enfant et vivait seule avec son compagnon, Andrew, qui était resté à la maison. Les deux amies se firent toutes deux un sourire avant de se rapprocher l'une de l'autre.

« *Tout va bien chez toi ? Ça s'est bien passé cette nuit ?* » demanda Debra à son amie.

« *Ça va, on ne va pas se plaindre, on est encore là pour le moment...* » répondit Laura de son air triste. « *Et vous ?* » demanda-t-elle à Debra, « *Vous n'avez pas eu de surprises cette nuit ?* »

« *Non, tout va bien pour nous, on survit comme on peut* », affirma Debra en souriant à son amie. Elles décidèrent de faire route ensemble vers le supermarché pour se ravitailler. Les rues étaient grandes et désertes. Elles étaient sales et dépourvues de vie. Les deux amies papotaient de leur quotidien, Laura à se plaindre de son mari, et Debra à la rassurer en disant que chacun gérait son deuil différemment, et lui demandant d'être patiente.

Un bruit familier les interpella, et les deux se retournèrent tout en se rangeant sur le bas-côté. Trois camions militaires remplis passèrent à toute vitesse près d'elles tout en klaxonnant pour les faire s'écarter. Ceux-ci allaient dans la même direction que les filles. On entendit le son d'un haut-parleur venant du supermarché annoncer : *« Les rations alimentaires sont arrivées, merci de vous présenter dès que possible au supermarché de la ville. »* Sitôt l'annonce entendue, les deux amies pressèrent le pas.

Enfin arrivées au supermarché de la ville, une quarantaine de personnes faisaient déjà la queue en attendant leur tour. Les deux femmes prirent place dans la file d'attente. On pouvait entendre les discussions des gens dans la queue, des gens qui parlaient de leurs proches disparus les jours précédents. La vie n'était pas rose depuis un certain temps.

Cela faisait six mois que la vie de l'humanité tout entière avait sombré dans l'obscurité et la survie. L'électricité n'était plus présente dans aucune habitation. Seules celles possédant des groupes électrogènes pouvaient encore profiter de ce luxe. Un mal inconnu avait envahi toute la surface de la terre, mais rares étaient les personnes en connaissant l'origine, les autres restant ignorants avec beaucoup de questions. L'apparition de ce mal ne se faisait que la nuit. Les théories, toutes plus farfelues les unes que les autres, étaient de mise... Vampires, aliens, zombies, fin

du monde, les gens essayaient de trouver une réponse un tant soit peu rationnelle à leur changement radical d'existence... Même si le côté rationnel de la chose n'en était pas vraiment un.

Le temps était à moitié couvert, le soleil ne se montrait que très rarement depuis l'arrivée de cette entité surnaturelle, comme si elle altérait la météo, le temps et la nature. Les jours étaient devenus très courts, d'environ huit heures, laissant place le reste du temps à la nuit, à l'obscurité, au néant.

Les deux femmes attendirent pas moins de deux heures avant de pouvoir avoir droit à leurs rations alimentaires. Les supermarchés n'étaient plus accessibles depuis des mois, et un rationnement alimentaire était effectué par l'armée, une fois par semaine dans chaque ville. Les rations alimentaires étaient distribuées à l'entrée des magasins. Un recensement des foyers était fait à chaque passage, pour s'assurer de donner le bon nombre de rations. Un militaire interpella Laura de la main et lui fit signe d'avancer. Elle passa devant son amie et se dirigea vers le militaire.

« *Bonjour monsieur !* » dit-elle en lui adressant un sourire.

« *Bonjour, votre nom, prénom et âge* », demanda l'homme froidement.

« *Euh, Heartwood, Laura et trente-huit ans.* »

L'homme feuilleta son gros classeur et dit :

« Ah oui, madame Heartwood, vous vivez dans la banlieue, derrière la forêt. »

Il continua de lire sa page, les lignes soulignées par son doigt, et ajouta :

« Donc pour quatre personnes, c'est ça ? Deux adultes et deux enfants, c'est bien ça ? »

Laura déglutit, la tristesse l'enveloppait de nouveau. *« Euh non, je... »* Elle n'arrivait pas à placer ses mots correctement. Une main lui toucha le dos, c'était son amie qui s'était avancée à son niveau.

« Non, ils ne sont plus que deux maintenant. Leurs deux enfants les ont quittés il y a quelques mois. » signala Debra au militaire.

Celui-ci, impassible, répondit :

« Ah oui, c'est vrai, vous n'êtes plus que deux, très bien... »

La mort, les militaires la côtoyaient tous les jours, leur sociabilité et leur humanité en avaient pâti. Laura adressa une légère moue, sans sourire, au militaire, pour acquiescer ses dires. Il continua.

« Je vous mets donc comme la dernière fois. Cela vous tiendra donc un peu plus longtemps normalement », souligna-t-il, maladroitement, en faisant référence aux deux bouches en moins à nourrir.

Il se retourna et avança vers son camion. Il fit signe à Laura d'avancer vers lui. Des aliments non périssables étaient distribués. Des kilos de riz, de pâtes, et des boîtes de

conserve. Il monta à l'arrière du camion, empoigna des barres céréalières, sans étiquette dessus et en tendit une à Laura.

« Normalement, on les garde pour nous, mais les rations commencent à manquer, donc... » dit-il.

Il descendit de son camion et déposa une dizaine de barres céréalières dans le chariot.

« Ce sont des barres céréalières militaires. Une barre équivaut à un repas en apport calorique. Elles nous tiennent au corps toute la journée. Elles ne périment pas, ou alors dans pas mal d'années, alors conservez-les autant que vous le pouvez. Elles ont toutes le même goût : chocolat-noisette », informa-t-il.

Il disposa lui-même les aliments dans le caddie de courses. Il fallait que celui-ci contienne un maximum de choses.

« Désolé, j'aimerais éviter que vous reveniez demain. L'attente est déjà assez longue comme ça », fit-il savoir.

Il remonta dans son camion et tendit des packs d'eau à Laura, qui les disposa tant bien que mal dans le chariot. Celui-ci était quasiment rempli à ras-bord. Il tendit d'autres bricoles indispensables et ajouta :

« Je vous mets du café, du sucre, des serviettes hygiéniques et un gel douche. Pour la bouteille de gaz, mon collègue fera le tour des maisons dans trois jours. Sinon, voilà des piles ! Elles seront de meilleure qualité que celles de la dernière fois, on avait eu quelques petits problèmes avec. »

Il se permit un léger rire et continua :

« *Avez-vous besoin de lampes torches ? Des lampes de camping ? Sac à dos, non ? Et des bougies, non plus ?* » demanda-t-il à Laura, pendant que celle-ci balançait sa tête de gauche à droite pour lui répondre. Le militaire déposa tout de même un gros carton de bougies dans le chariot plein à craquer.

« *Je vous mets ça quand même, ce sera toujours utile* », finit-il en descendant de son camion et en éloignant légèrement le chariot de Laura. Il l'amena à la file d'attente et nota deux-trois choses sur son classeur. Debra vit son amie, triste.

« *Ça va aller, on va bientôt rentrer, ne t'en fais pas* », rassura Debra.

Laura sourit à son amie, sa présence lui était réconfortante. Le militaire leva sa tête de son classeur et conclut :

« *Bon, madame Heartwood, à bientôt ! Prenez soin de vous et de votre famille.* » Il se tourna vers Debra et ajouta : « *Madame, c'est à vous. Avancez s'il vous plaît.* »

Laura s'éloigna de la foule en poussant son chariot avec difficulté. Celui-ci était rempli de vivres pour des semaines. Il ne fallait pas s'attarder sur la diversification des repas, mais elle savait, malgré tout ce qu'elle pensait et ressentait envers son mari, que celui-ci arriverait à cuisiner sans mal des repas différents.

Elle souffla, essayant de calmer sa tristesse et son énervement face à l'antipathie du militaire. Vingt bonnes

minutes passèrent, le temps de remplir le chariot de Debra. Lorsque ce fut fini, elle alla rejoindre son amie qui l'attendait. Le chariot étant rempli de vivres pour les deux amies, Laura et sa compère repartirent chargées en direction de leur maison. Elles passèrent toutes deux devant la file d'attente qui n'en finissait plus. Des gens à perte de vue, qui attendaient leurs rations. Tous avaient une mine triste, les yeux baissés, dans leurs pensées. C'était dur à voir, car chaque personne avait perdu quelque chose, ou quelqu'un, on pouvait le ressentir à travers leur air déprimé. La distribution des rations pouvait durer jusqu'à trois jours, pour être sûr d'alimenter toute la population de la ville. Les militaires, alors, se reposaient dans le supermarché la nuit.

Les deux femmes continuèrent dans la grande rue principale, avant d'atteindre leurs rues de banlieue...

« J'espère que l'on tiendra un peu plus longtemps avec tout ça, j'essaie de faire des réserves mais c'est compliqué, ils ne nous donnent pas assez de vivres à chaque fois », confie Laura à son amie.

« Je te l'ai déjà dit, venez chez nous, toi et Mike. A quatre, il nous sera plus facile de faire des réserves, et vous vous sentirez beaucoup moins seuls », répondit Debra à son amie.

« Je sais, mais je ne veux pas t'embêter, vous avez une petite maison et on ne veut pas vous encombrer. Tu le sais, je n'aime pas m'incruster... » déclara Laura.

« Des excuses, encore des excuses. On serait très bien dans notre maison, tu le sais, et ça pourrait t'aider dans ton

couple d'avoir d'autres personnes près de toi », affirma Debra en regardant Laura. Elle ajouta : « Mike est quelqu'un de bien, on vous connaît depuis de nombreuses années déjà. On a vu les enfants grandir, et on comprend ce que vous ressentez. Mike se sent coupable, et te voir aussi froide envers lui ne doit pas arranger sa situation. Il faudrait que vous vous posiez, tranquillement, et discutiez. Je sais que ce n'est pas chose aisée, mais essaie », finit-elle en posant sa main sur l'épaule de son amie.

« Non, vous ne pouvez pas comprendre, vous n'avez pas d'enfants », répliqua froidement Laura à son amie, avant de reprendre la route.

Debra baissa les yeux, souffla en secouant la tête, et reprit la route à côté de son amie, brisée.

Sur le chemin tortueux de voitures abandonnées, un adolescent les attendait de pied ferme devant la ruelle de banlieue. Les deux amies se regardèrent.

« On dirait le petit de Sonia », se questionna Laura à voix haute.

Debra lui répondit avec un bref hochement de tête avant d'arriver au niveau de l'adolescent.

« S'il vous plaît, aidez-nous ! Ma mère ne peut plus marcher, et on n'a plus de vivres chez nous ! » informa le jeune homme en agrippant le chariot de Laura.

« Lâche mon caddie », ordonna Laura d'un ton sec.

« *Il me faut des vivres, s'il vous plaît, donnez-le-moi !* »
répondit le jeune homme en tirant le chariot vers lui.

« *Lâche ça tout de suite ! Tu veux des vivres, va faire la queue comme tout le monde !* » protesta Laura en tirant d'un coup le chariot vers elle.

« *Non ! Il est à moi !* » cria-t-il avant d'empoigner le chariot et de le tirer de toutes ses forces vers lui.

Des hurlements fusaient de toutes part, à la fois du jeune homme et des deux femmes. Laura se débattait comme elle pouvait pour garder son chariot en main. Debra saisit une lampe torche en métal de son sac et assena un violent coup sur la tête du jeune homme. Celui-ci s'effondra au sol, se tenant la tête et se plaignant de sa douleur. Elles en profitèrent pour courir avec leur caddie de courses en direction de leurs maisons. Laura jeta un rapide coup d'œil en arrière et vit le jeune homme se relever et tituber en direction de la maison de sa mère. Dès que l'adolescent disparut de son champ de vision, Laura s'arrêta pour souffler. Son amie fit de même.

« *Ça me fait chier, j'aime pas faire ça, mais j'ai aussi une famille à nourrir* », se défendit Laura, gênée de la situation

« *Ce n'est pas de ta faute. Il t'a attaquée ! Si on ne s'était pas défendues, tu aurais pu faire quoi ? Ta ration de la semaine aurait été gâchée, et tu n'aurais pas pu aller en chercher le lendemain ! Tu as bien fait, ne t'en veux pas Laura* », dit Debra d'un ton qui se voulait réconfortant envers son amie.

Laura sourit à ses dires, et elles reprirent la route ensemble, côte à côte.

Arrivées à la maison de Debra, les deux amies se prirent dans leurs bras, avant de se quitter. Tout le temps où Laura reprit sa route, Debra resta derrière en lui faisant signe de la main. Chaque fois que les deux amies se disaient « *au revoir* », c'était comme un adieu.

La marche vers sa maison n'était plus très longue, et la journée était passée vite. Le soleil commençait déjà à se coucher et donnait une couleur orangée au ciel, d'ici une heure, l'obscurité envahirait la ville. Elle arriva à sa maison et entra dans celle-ci avec son chariot. Son mari l'attendait, assis à la même place qu'au matin, une tasse de café dans la main. Laura abandonna son humeur normale et se renfrogna à la vue de son époux. Elle le toisa de haut en bas et lui demanda d'un ton sec :

« *T'as fait la lessive au moins ?* »

« *Oui* », répondit-il simplement en buvant son café.

Elle avança vers les placards et commença à ranger ses vivres. Son mari se leva pour l'aider, et elle proclama :

« *Je n'ai pas besoin de toi, occupe-toi autrement.* »

Son mari se figea, la fixa de son air malheureux, avant de s'en aller dans une autre pièce. Laura continua de ranger les courses, comme un robot, ignorant son mari qui la gênait plus qu'autre chose. Elle déposa sur la table un briquet, des bougies, des piles, ainsi qu'un testeur de batterie, et cria : « *Tu n'as qu'à vérifier les LED !* » Elle empoigna son chariot

vide, qu'elle alla ranger dans sa cabane au fond du jardin. Michael, quant à lui, arriva dans le séjour, attrapa les piles, les bougies et le testeur de batterie, puis se posta à une fenêtre.

Une alarme retentit dans toute la ville pour signaler l'arrivée de la nuit dans vingt minutes. Il fallait se dépêcher avant que les ténèbres n'assombrissent le ciel, pour se mettre en sécurité. Mike s'empressa d'aller à chaque fenêtre, pour vérifier les LED et les bougies. Si une bougie était trop usée, il la remplaçait et l'allumait. Il vérifia les piles des LED grâce au testeur de batterie, et les alluma. Il fit cela pour chaque pièce. Il fallait être rapide, mais efficace. Les LED devaient rester allumées toute la nuit. Laura, quant à elle, rentra dans la maison en vitesse, ferma sa porte et alluma les bandes LED situées sur les côtés de celle-ci, d'autres bandes s'allumèrent au plafond, rejoignant le séjour et les couloirs. Elle vérifia en même temps que son mari que tout était en place et s'assit sur la table. Michael finit avec la dernière fenêtre et rangea les bougies et piles non utilisées dans le placard. Il prit place à côté de sa femme, à table, et la seconde alarme résonna dans les rues.

Un bruit sourd retentit dans toute la ville, et l'extérieur plongea dans l'obscurité la plus totale.

Chapitre 2 : Nuit de songes

La nuit était là, aussi sombre que le néant. A travers les fenêtres, on ne pouvait voir ni étoiles, ni lune, ni âme qui vive. Il faisait sombre, comme si un rideau noir s'était ajouté à la nuit. L'extérieur de la maison était envahi d'ombres, c'était comme cela que les gens appelaient les entités surnaturelles qui avaient recouvert la surface cachée de la terre. Celles-ci n'apparaissaient que la nuit, lorsque le soleil ne pointait plus le bout de son nez, et que l'obscurité faisait son apparition. Les ombres émettaient un son constant, semblable à du bruit blanc sourd. A travers ce son, on pouvait entendre des murmures, parfois audibles, mais souvent incompréhensibles.

Le couple était assis à table, le regard perdu droit devant eux. Leur situation était stressante, non pas à cause des ombres, car le son qui émanait d'eux ne les ébranlait plus, mais plutôt pour leur situation de couple, qui n'était plus qu'une cohabitation frustrée entre deux personnes ne sachant pas communiquer. Mike tourna ses yeux vers sa femme et lui demanda :

« Tu veux que je nous prépare à manger ? »

Laura laissa son regard figé devant elle, souhaitant avoir la force de répondre correctement à son mari. Elle n'en fit rien. Elle l'ignore, tandis qu'il attendait désespérément une réponse qui ne viendrait jamais.

« Je vais faire du riz alors », se répondit-il à lui-même à voix haute.

Il se leva, mit en route la cuisinière à gaz, déposa une sauteuse sur le feu, ajouta le riz, de l'huile et mélangea. Il attrapa les assiettes et les couverts puis commença à les disposer sur la table, une à sa place, une à la place de Laura, et il s'arrêta, avec les deux autres assiettes en trop dans sa main. Tous les soirs il faisait la même chose et se trompait dans le nombre d'assiettes. Ils n'étaient plus quatre depuis trois mois, mais les habitudes continuaient malgré tout. Il resta planté bêtement, avec ses deux assiettes en main. Laura lui arracha des mains, se leva et les rangea dans le placard, sans dire un mot.

« Tu devrais le savoir qu'ils sont plus là, tu en es responsable après tout », lui jeta à la figure Laura.

« Non, tu sais que c'est faux chérie, ce sont les ombres ! » rétorqua Mike, sorti de sa torpeur par les mots de sa femme.

« Ne m'appelle plus comme ça ! Cela fait des mois que l'on ne se parle plus ! Et tout ça à cause de qui ?! » cria-t-elle à son mari.

« Ce n'est pas de ma faute, j'avais vérifié les piles, et tu le sais ! » se justifia-t-il, les larmes aux yeux.